

TABLEAU

DE LA NAISSANCE DU PROTESTANTISME

TIRÉ

De l'Histoire des variations des Eglises Protestantes.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'an 1517 jusqu'à l'an 1520. Suite.

Au reste, les miracles ne lui manquaient pas, pour appuyer sa mission extraordinaire; mais tout se réduisant, en dernière analyse, au grand succès de ses prédications qu'il donnait lui-même comme un fait miraculeux. Ses disciples en étaient persuadés, et ils regardaient comme un prodige, qu'un petit moine eût osé attaquer le pape, et qu'il parût intrépide au milieu de tant d'ennemis. Les peuples le regardaient comme un homme divin, quand ils lui entendaient dire qu'on ne pensât pas à l'épouvanté, "que, s'il s'était caché un peu de temps, le diable savait bien (le beau témoin!) que ce n'était pas par crainte; que lorsqu'il avait paru à Worms, devant l'empereur, rien n'avait été capable de l'effrayer; et quand il eût été assuré d'y trouver autant de diables prêts à le tirer qu'il y avait de tuites sur les maisons, il les aurait affrontés avec la même confiance." C'étaient ses expressions ordinaires; il avait toujours à la bouche le diable et le pape comme des ennemis qu'il allait abattre; et ses disciples trouvaient dans ces paroles une ardeur divine, un insouciant élan, et l'enthousiasme d'un cœur enflammé de la gloire de l'Évangile.

Ce n'était pas seulement le peuple qui le regardait comme un prophète. Les plus savants du parti le donnaient comme tel. Philippe Mélancton, qui se rangea sous sa discipline dès le commencement de ces disputes, et qui fut le plus habile aussi bien que le plus zélé de ses disciples, se laissa d'abord tellement persuader qu'il y avait en cet homme quelque chose d'extraordinaire et de prophétique, qu'il fut longtemps sans en vouloir revenir, malgré tous les défauts qu'il découvrait tous les jours dans son maître, et il écrivit à Erasme, parlant de Luther: "Vous savez qu'il faut éprouver, et non pas mépriser les prophètes."

Cependant ce nouveau prophète s'empêchait à des excès inouïs, enflé de son savoir, médiocre au fond, mais grand pour le temps, et trop grand pour son salut et pour le repos de l'Église; il se mettait au-dessus de tous les hommes, et non seulement de ceux de son siècle, mais encore des plus illustres des siècles passés.

Que dirai-je de ces bouffonneries aussi plates que scandaleuses dont il remplissait ses écrits. Il voudrait qu'un de ses sectateurs les plus prévenus prit la peine de lire seulement un discours qu'il composa, du temps de Paul III, contre la papauté; je suis certain qu'il rougirait pour Luther, tant il y trouverait partout je ne dirai pas de fureur et d'empêtement, mais de froides équivoques, mais de basses plaisanteries et de sautes même les plus grossières: "Le pape, dit-il, est si plein de diables, qu'il en crache, qu'il mouche, qu'il crache..." n'achevons pas ce que Luther n'a pas eu honte de répéter trente fois, mais c'est qu'il s'agissait du pape, et, ce seul mot, il ne se possédait plus. "Mon petit Paul, écrivait-il encore, mon petit pape, mon petit énon, allez donc mentir, il fait glacé, vous vous rompez une jambe, vous vous gâteriez, et on di-

rait: que diable est ceci? comme le petit papelin s'est gâté! etc..."

Mais que dirait-on de cette belle figure: "un âne, sait qu'il est âne; une pierre sait qu'elle est pierre, et ces ânes de papelins ne savent pas qu'ils sont des ânes?" De peur qu'on ne s'avisât d'en dire autant de lui, il va au-devant de l'objection. "Et, dit-il, le pape ne peut pas se tenir pour un âne; il sait bien que, par la bonté de Dieu et sa grâce particulière, je suis plus savant dans les écritures que lui, et que tous ses ânes." Pour-suivons; voici le style qui va s'élever: "Si j'étais le maître de l'empire, (ou trait-il avec un si beau commencement ment!) je ferais un même paquet du pape et des cardinaux, pour les jeter tous ensemble dans ce petit fossé de la mer de Toscane; ce bain les guérirait, j'y engage ma parole, et je donne Jésus-Christ pour caution..." Lesaint Nom de Jésus-Christ n'est-il pas employé ici bien à propos? Taisons-nous, c'en est assez, et tremblons sous les terribles jugements de Dieu, qui, pour punir notre orgueil, a permis que de si grossiers emportements eussent une telle efficacité de séduction et d'erreur.

CHAPITRE II.

Depuis 1520 jusqu'en 1529.

Le premier traité où Luther parut pour tout ce qu'il était, fut celui qu'il composa en 1520; De la captivité de Babel. Là il déclara hautement contre l'Église romaine, qui venait de le condamner; et parmi les dogmes dont il tâcha d'ébranler les fondements, un des premiers fut celui de la transsubstantiation, c'est-à-dire du changement de la substance du pain et du vin, en celle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Il eût bien voulu pouvoir ruiner absolument ce mystère, en niant la présence réelle du Sauveur dans ce divin sacrement; et chacun sait ce qu'il en a déclaré lui-même dans sa lettre à ceux de Strasbourg, où il écrit "qu'on lui eût fait grand plaisir de lui donner quelque bon moyen de le nier, parce que rien ne lui eût été meilleur, dans le dessein qu'il avait de nuire à la papauté." Mais Dieu ne permit pas qu'il en vint jusque-là; ce triste honneur était réservé à d'autres. Luther demeura frappé invinciblement de la force et de la simplicité des paroles de Jésus-Christ: Ceci est mon corps, ceci est mon sang, ce sang répandu pour vous. L'Église catholique, accoutumée dès son origine à des mystères incompréhensibles et à des marques ineffables de l'amour divin, avait toujours cru que, par ces paroles, Notre-Seigneur voulait nous donner la propre substance de sa chair immolée pour nous, et Luther ne put jamais se persuader autre chose; mais, afin d'y mêler un peu du sien, et d'introduire partout sa réforme, il prétendit que le corps sacré de Jésus-Christ nous était donné avec la substance du pain, qui selon lui demeurait toujours dans ce mystère. C'était en niant le dogme catholique, se jeter dans des embarras et des difficultés, dont ni lui ni ses amis ne pouvaient se tirer d'une manière satisfaisante.

Parmi ceux qui disputèrent avec le plus de force contre lui, il faut mettre Henri VIII, roi d'Angleterre, alors catholique zélé, et Carlostad. Henri VIII ne recueillit que des injures en échange des solides raisons qu'il avait fait valoir contre Luther, qui ne rougit point d'appeler ce prince, un fou, un insensé, le plus grossier de tous les porcucux et de tous les ânes. On était scandalisé, même parmi ses disciples, du mépris outrageux avec lequel il traitait tout ce que l'univers avait de plus grand, et de la manière bizarre dont il déci-

daît sur les dogmes. Dire d'une façon et puis tout d'un coup dire de l'autre, seulement en haïr des papistes, c'était trop visiblement abuser de l'autorité qu'on lui donnait, et insulter; pour ainsi dire à la crédulité du genre humain. Mais il avait pris le dessus dans son parti, et il fallait trouver bon tout ce qu'il disait.

Carlostad ne fut pas mieux traité que Henri VIII. Jusque-là Luther lui avait donné des louanges qu'il ne méritait pas, il l'avait appelé son vénérable précepteur en Jésus-Christ; mais du moment qu'il se déclara contre son élève, celui-ci en fut piqué jusqu'au vif, ne pouvant pardonner à ceux qui méprisaient son autorité et qui voulaient s'ériger en nouveaux docteurs! Ce sont ses propres expressions. Les sermons qu'il fit à ce sujet sont remarquables; car, sans y nommer Carlostad, il reprochait aux auteurs de ces entreprises qu'ils avaient agi sans mission, comme si la sienne eût été bien mieux établie. "Je les défendrais, disait-il, aisément devant le pape; mais je ne sais comment les justifier devant le diable, lorsque ce mauvais esprit, à l'heure de la mort, leur opposera ces paroles de l'Écriture: ils couraient, et ce n'était pas moi qui les envoyais. Que répondront-ils alors! Ils seront précipités dans les enfers."

A cette époque, toute l'Allemagne était en feu. Les paysans, révoltés contre leurs seigneurs, avaient pris les armes et appelaient Luther à leur secours. Outre qu'ils en suivaient la doctrine, on prétendait que son livre de la liberté chrétienne n'avait pas peu contribué à leur inspirer la rébellion, car il leur avait hardie d'aller à l'Église et de parler contre les législateurs et contre les lois. Pour apaiser ces troubles, Luther fut envoyé par le pape à Orléans. Dans le chemin il prêcha à Senne, en présence de Carlostad, et ne manqua pas de le traiter de séditionnaire. C'est par là que commença la rupture. En voici l'histoire telle que les historiens l'ont rapportée:

Au sortir du sermon de Luther, Carlostad vint le trouver à l'Orse noire où il logeait. Là, parmi d'autres discours, et après s'être excusé du mieux qu'il put sur la sédition, Carlostad déclara à Luther qu'il ne pouvait souffrir son opinion de la présence réelle. Luther, avec un air dédaigneux, le défia d'écrire contre lui, et lui promit un florin d'or s'il l'entreprenait. Il tira un florin de sa poche; Carlostad le met dans la sienne. Ils touchèrent en la main l'un de l'autre, en se promettant mutuellement de se faire bonne guerre. Luther but à la santé de Carlostad et du bel ouvrage qu'il allait mettre au jour; Carlostad fit raison et avala la verre plein. Ainsi la guerre fut déclarée à la mode du pays, le 22 d'août 1524. L'adieu des combattants fut mémorable. Puis-je le voir sur la route, dit Carlostad à Luther! Prends-tu te rompre le cou avant de sortir de la ville! L'entrée n'avait pas été moins agréable. Par les soins de Carlostad, Luther, en entrant dans Orléans, fut reçu à grands coups de pierre et presque accablé de bois. Voilà le nouvel évangile; voilà les actes des nouveaux apôtres.

Quelque temps auparavant, Carlostad avait introduit un nouveau extrêmement scandaleux; car il fut le premier prêtre de quelque réputation qui se maria; et cet exemple produisit des effets surprenants dans l'ordre sacerdotal et dans les cloîtres. Carlostad n'était pas alors brouillé avec Luther. On se moqua dans le parti même du mariage de ce vieux prêtre. Mais Luther, qui avait eu vie d'en faire autant, ne disait mot. Il s'était épris d'une religieuse de qualité, de rare beauté, qu'il avait tirée de son couvent. C'é-

tail une des maximes de la nouvelle réforme, que les vœux étaient une pratique juudaïque, et qu'il n'y en avait point qui obligât moins que celui de la chasteté. L'électeur Frédéric laissait dire ces choses à Luther; mais il n'eût pu digérer qu'on en fût venu à l'effet. Il n'avait que du mépris pour les prêtres et les religieux qui se mariaient, au préjudice des canons et d'une discipline réverée dans tous les siècles. Ainsi, pour ne point se perdre dans son esprit, il fallut patienter durant la vie de ce prince, qui ne fut pas plus tôt mort, que Luther épousa la religieuse. Ce mariage se fit en 1525. Luther avait alors quarante-cinq ans; et cet homme, qui, à la faveur de la discipline religieuse, avait passé toute sa jeunesse sans reproche dans la continence, en un âge si avancé, et pendant qu'on le donnait à tout l'univers comme restaurateur de l'Évangile, ne rougit point de quitter un état de vie si parfait, et de reculer en arrière (1).

Stéfan, son historien, passe légèrement sur ce fait. "Luther, dit-il, épousa une religieuse; et par là il donna lieu à de nouvelles accusations de ses adversaires." Mais il ne nous dit pas tout le secret; et ce ne fut pas seulement les adversaires de Luther qui blâmèrent son mariage; et nous apprenons tout ceci dans une lettre curieuse de Mélancthon au docteur Camerarius son ami (2).

(A continuer.)

BIBLIOGRAPHIE.

HISTOIRE DU DOGME CATHOLIQUE, PAR M. L'ABBÉ GINOUILLIAC.

Il y a quelque temps a été publié avec l'autorisation des S. S. Archevêques de Paris et d'Aix, un ouvrage fort remarquable sous ce titre: Histoire du Dogme Catholique pendant les trois premiers siècles de l'Église et jusqu'au Concile de Nicée, par M. l'abbé Ginouilliac, vicaire-général d'Aix (2 vols. grand in-8°, chez Auguste Durand libraire, rue des Grès, No. 5). C'est un livre comme on en fait bien peu en ce temps, où chacun se croit le droit d'écrire sur les matières les plus graves sans avoir pris la peine de les étudier. On y trouve trois choses peu communes: la solidité de la doctrine, un grand savoir et la beauté soutenue d'un style toujours digne de la gravité du sujet. La réunion de ces trois qualités fait, à ce qu'il nous semble, de l'histoire du Dogme Catholique, un ouvrage hors ligne. Les passages suivants, extraits de l'Introduction, indiquent le but que l'auteur s'est proposé, et en font comprendre toute l'importance:

"Parmi les erreurs répandues dans la société moderne sur la nature et l'histoire du christianisme, il n'en est pas de plus funeste que celle qui représente sa doctrine dogmatique comme ayant été originairement vague, imparfaite et comme n'ayant acquies successivement et par de longs efforts un sens distinct et une forme déterminée. Avoir cette idée de l'origine et de la marche du dogme chrétien, c'est le réduire à la condi-

(1) En reprochant à l'Église catholique d'interdire le mariage aux prêtres, les défenseurs du protestantisme lui opposent surtout le texte de saint Paul où l'apôtre prédit, (Tim. iv. 1) qu'il s'éleva dans l'Église des esprits pervers, qui interdiront le mariage, etc. Mais autre chose est d'interdire le mariage comme essentiellement mauvais, ainsi que l'ont fait certains hérétiques des premiers siècles, que saint Paul avait sans doute en vue dans cette circonstance, et autre chose de l'interdire aux ministres du sacerdoce comme moins parfait que la virginité, en moins propre à tenir le cœur uniquement attaché à Dieu.

(2) Voyez l'Histoire des variations.

on des opinions humaines; ce n'est pas seulement amoindrir le christianisme, c'est le détruire; c'est, en effaçant le caractère divin de la foi, lui ravir sa légitime autorité sur les âmes et la frapper d'impuissance.

"Et cependant, il faut bien le dire, ce ne sont pas seulement les ennemis avoués du christianisme qui se font et propagent ces fausses idées sur la formation et l'histoire de sa doctrine. Des historiens, des publicistes qui professent du respect pour ses croyances et de la reconnaissance pour ses bienfaits, se laissent aller à ce préjugé; et dans le sein du protestantisme se produisent, surtout depuis soixante ans, des écrits nombreux et divers; dont le but général est d'établir, à l'aide de considérations philosophiques, flatteuses pour l'orgueil de la raison humaine, et avec tout l'appareil de l'érudition, que la doctrine dogmatique de l'Église s'est formée peu à peu, à travers bien des variations, sous l'influence de principes et au moyen d'éléments étrangers.

"Nous nous proposons d'établir que la doctrine que professe aujourd'hui l'Église catholique, elle la connut, comprit et professée dans les trois premiers siècles, ou pendant la période qui finit au Concile de Nicée. Ce n'est là sans doute qu'une partie de la tâche que l'historien du dogme catholique a à remplir. Ce n'est peut-être pas la plus belle, mais certainement c'est la plus difficile et aujourd'hui la plus importante. Les monuments qui nous restent des trois premiers siècles sont peu nombreux en comparaison de ceux que nous possédons des siècles suivants. Le langage théologique n'était pas alors fixé. L'esprit humain, qui s'y essayait pour la première fois sur des vérités mystérieuses et si délicates, ne pouvait être toujours heureux dans le choix des expressions qu'il employait pour les exposer et des raisonnements qu'il faisait pour les défendre. De là aussi des difficultés qui ne subsistent plus ou qui s'évanouissent bien moins sérieuses dans les autres périodes dogmatiques. C'est pour ce motif que le protestantisme, voulant se justifier des variations dans la foi dont il est convaincu, va surtout chercher dans ces siècles des exemples de variations dans la doctrine de l'Église, et que le rationalisme prétend et trouver la preuve que les dogmes chrétiens, même les plus fondamentaux, ne se sont formés que peu à peu et à l'aide d'éléments nouveaux et de doctrines étrangères à Jésus-Christ. Cette époque doit donc être étudiée de préférence par des catholiques; car si l'on peut démontrer que la doctrine que nous professons aujourd'hui a été connue, a été comprise et constamment professée par l'Église des trois premiers siècles, il est évident qu'elle est sortie toute formée de la bouche de Jésus-Christ. C'en est fait de tous les systèmes qui lui attribuent une origine humaine, et la cause du catholicisme est gagnée.

"Telle est la pensée dans laquelle nous avons conçu cet ouvrage, tel est le but que nous nous proposons d'atteindre. Mais, avant d'entreprendre une œuvre bien vaste, et où nous devons traiter tant de questions importantes et délicates, nous avons un devoir important à remplir. Enfant soumis autant que dévoué de l'Église du Dieu vivant, que est la colonne et la ferme appui de la vérité. (1 Tim. c. iii, v. 15) nous soumettons sans réserve aucune, notre livre au jugement des Evêques catholiques, qui sont les juges de la doctrine, de la foi et des mœurs, et principalement à celui de leur chef suprême et de cette Église. Voir la page.

BEURRETON.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie. C. D. V.

CHAPITRE HUITIÈME.

Suite.

—Dominique haletait. Sa tête à demi renversée, était penchée vers Lipardeau, qui l'envoyait de son regard fascinateur.

—Par un mouvement instinctif de sa conscience, il joignait les mains, et ses lèvres tremblantes avaient l'air de murmurer des mots de supplication; et chacune de ces paroles perfides entraient dans sa pensée comme un fer brûlant, car chacun des regards de ce démon qui possédait, était une arme acérée, faisant jaillir son sang par des milliers de blessures.

—Oh! non! oh! non! dit-il d'une voix étouffée en cherchant à la relever.

Lipardeau continuait toujours:

—Y a-t-il un heure de ta vie qui ne soit

pas une humiliation pour toi? viens soldat criblé de blessures, à peine si, après des mois entiers de supplications on te jette quelque aumône comme à un mendiant.

—A un mendiant!... murmura Dominique, qui se releva brusquement, les yeux enflammés, le visage frémissant; Dominique! un mendiant!... Qui... a dit cela! qui!.

Le major se dressa devant lui, et alors saisissant dans chacune de ses mains un des bras du soldat pour que ses pensées entrassent plus profondément dans sa pensée:

—Qui, un mendiant!... répéta-t-il, qu'on jettera à la porte avec sa fille, demain peut-être.

—A la porte, Madelaine!... Ah!... ah!... qu'ils viennent!... je les étranglerai!... ma fille... à la porte!... je les étranglerai, major! —Au lieu de cela, Dominique, vois-tu ce que tu aurais: ta fille, elle si calme et si belle, ta fille heureuse... ta Madelaine que tu aimes tant, elle ne travaillerait plus toutes les nuits; elle n'achèterait pas par sa santé la mine et ce pauvre petit robe dont elle se couvre.

—Mais, qu'est-ce que... vous me dites donc là?... s'écria Dominique qui, par un mouvement rapide et violent, dégageant ses deux bras de l'étreinte de Lipardeau, appuya ses deux mains sur les épaules du démon.

—Vous me parlez de Madelaine! de ma fille!... Vous ne savez donc pas que pour elle... la pauvre enfant... s'il fallait s'ouvrir toutes les veines une à une... Ah! ma tête! c'est du feu!... Elle heureuse... elle ainsi parée!... comme toutes les jeunes filles

que je vois passer souriantes au bras de leur frère, tandis que ma pauvre enfant... pâle, brisée de fatigue... pleure dans sa mansarde... Oh! vous avez raison, il n'y a pas de justice et d'égalité dans ce monde.

Et le vieux soldat, se prenant le visage dans les mains, sanglota comme un enfant.

—Eh bien! si tu le veux, dit Lipardeau, le bonheur dont je te parlais peut devenir réalité, tu peux l'avoir... Madelaine aussi.

Le regard que Dominique lança au major était étonnant de désolation et d'étonnement. Il sera dans ses mains fiévreuses, ses deux tempes le long desquelles on voyait battre ses artères bleutées, et resta ainsi immobile devant Lipardeau.

—Le veux-tu? reprit celui-ci. —Je le veux! je le veux! s'écria tout à coup Dominique, comme s'il eût pris subitement un accès de folie.

—Lipardeau se versait tranquillement un verre de vin et remplissait celui de Dominique, absolument comme si rien d'extraordinaire n'eût été entre eux.

—Ce vin, fit-il avec une indifférence parfaitement jouée, est excellent. A ta santé Dominique.

Celui-ci croyait rêver; à travers ses vêtements débrillés, on voyait sa poitrine se soulever en bonds réguliers, pendant que le souffle oppressé de sa respiration frémissait sur ses lèvres entr'ouvertes.

—Oh! je rêve! je suis... son! dit-il.

Et prenant son verre, comme faisait Lipardeau, il le porta à ses lèvres en murmurant:

—A votre santé, major. Lipardeau voyait bien qu'il avait frappé au cœur, et que la blessure saignait.

—Bah! fit-il en secouant la tête, parlons d'autre chose, raconte moi encore une de tes batailles.

—Non, major, tout ce que vous m'avez dit... je l'ai... dans la tête... ça me bouillonne... Oh! c'est affreux!

Lipardeau vit deux éclairs terribles dans les yeux du soldat.

—N'est-ce pas, dit-il tout à coup, c'est bien lâche de toujours tirer à soi et de ne rien laisser aux pauvres gens?... Est-ce qu'on ne se lassent pas enfin de se sentir éternellement lourds alons sur la gorge?

—Mille tonnerres!... s'écria Dominique en brisant son verre.

—Ils sont orgueilleux et forts parce que tous, nous sems humbles et poltrons, continua Lipardeau en reposant un autre verre sur la table.

—Mon... major... s'il y en... avait seulement... deux cents... comme... moi.

—Crois-tu donc que la terre soit créée pour leur appartenir à eux seuls, et que nous ayons des enfants pour n'avoir que de la misère à leur léguer?

—Du vin! du vin!... s'écria Dominique qui se frappait le front; oui, c'est bien lâche... major... si je le tenais!... Oh! je... j'ai du cœur... moi... entendez-vous... je suis un vieux soldat... du vin! du vin!

Et saisissant la bouteille, il se versa un plein verre qu'il avala d'un trait; puis, il es-

saya encore de se lever; mais il retomba lourdement sur sa chaise.

—Dominique, dit Lipardeau après un instant de silence avec un accentuation marquée dans la voix, on peut se fier à ton honneur, à ta parole, tu ne trahiras pas un secret?

—Moi!... mon commandant!... Quest-ce qui dit cela? Voyez-vous, major... le sergent Dominique était comme... bien comme... sa parole... c'est solide comme... un boulet de canon.

—Eh bien, reprit Lipardeau en baissant la voix et en se penchant sur la table pour se rapprocher de celui auquel il parlait, on a résolu d'en finir avec l'oppression et la tyrannie; le peuple n'a qu'à vouloir pour foudroyer d'un seul de ses regards cette race impie. Assez longtemps, n'est-ce pas, nous avons gémi sous le joug? assez longtemps nous avons vu se rouler dans la misère et le deuil nos femmes et nos enfants; assez longtemps nous avons été des esclaves courbés sous le fouet de ces maîtres impitoyables; l'heure du réveil est venue! Frère! frère! c'est la patrie éprouvée, épirante, qui appelle à son secours tous les hommes de cœur!

On ne pourrait exprimer les différentes impressions qui se pouignèrent sur le visage de Dominique, en écoutant ces mots pleins de fiel et de mensonge, avec lesquels cette horde maudite d'émoussés frappait sur les cœurs faibles et indécis.

—Dominique, le cerveau bouleversé par le vin qu'il avait bu et dans lequel cet homme avait mêlé des liqueurs alcooliques, était incapable de raisonner et de comprendre; se